

-3- Un Québec romantique du dix-neuvième siècle **Un beau livre, mais...**

Numéro 13, février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40446ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1979). -3- Un Québec romantique du dix-neuvième siècle : un beau livre, mais.... *Lettres québécoises*, (13), 70–72.

écrit, vous voulez, et maintenant elle ne veut pas. Comment arrangez ça !

Je suis votre fils

Rodolphe
(p. 47, tome 1)

Et j'aurais bien envie de vous en citer une autre au complet qui est publiée sous la rubrique *L'Oeuvre de chair*, écrite par une femme qui avait encouragé son petit ami à y aller franchement et qui a eu, après, des remords de conscience. Mais le texte couvre presque deux pages de ce livre. En voici quand même un passage :

« Je ne crois pas qu'on puisse agir comme on l'a fait tous les deux, jusqu'aux limites extrêmes, les dépassant même souvent sans ressentir quelques picossements de conscience très agaçants et qui ternissent un peu le bonheur que procure l'amour véritable. Je ne crois pas qu'il faille être triste et inquiet quand on aime. »

Tout le texte de cette correspondante oscille entre le oui et le non. C'est le cœur et la tête qui se livrent un combat. Si on pouvait réprimer ses désirs ! Elle dit : « Moins d'amour pour prouver plus d'amour ! » et elle termine ainsi : « Ne m'en veux pas trop, Gérard, je t'embrasse pour la dernière fois . . . (ah non !) »

Elle s'appelait Germaine. J'espère qu'elle s'est dépêchée de marier son Gérard. Elle en avait furieusement besoin. Et elle le dit d'une façon merveilleuse. Vous retrouverez cette missive aux pages 252-253 du tome 1.

Il faudrait parler de la guerre, de ces gens qui sont allés se battre en Europe, qui ont connu les tranchées et toutes sortes de misères ; il faudrait parler de la politique aussi. On rencontre ici, même si l'auteur nous avait dit que les noms des signataires avaient été changés, une lettre de Louis-A. Dessaulles, le seul Dessaulles qui existe vraiment, neveu favori de Papineau qui écrit on ne sait pas à qui (j'aimerais bien le savoir, moi) au lendemain de la mort de son oncle une lettre dans laquelle il raconte comment Papineau a refusé la confession avant de mourir. Est-ce que cette lettre est parvenue à M. Blondin par le biais des annonces dans les journaux ou de la radio ? Il paraît que pour les images — il y en a d'extraordinaires — Victor-Lévy Beau lieu et Gilles Lamontagne ont fait un détour à la Bibliothèque nationale. En ont-il profité pour ramener aussi quelques lettres ?

Il faudrait parler de *Ite missa est* qui est un assez mauvais titre où on trouve des textes édifiants. On y voit par exemple

un bon père de famille qui a envoyé son fils au collège pour qu'il fasse un prêtre, ne presque pas pouvoir se remettre de la décision de son fils :

« En effet, comme tu me le dis toi-même depuis ta tendre enfance, mon désir était de te voir prêtre un jour. C'est pour cela que nous t'avons mis au Séminaire et que nous t'avons fait faire ton éducation au prix de mille sacrifices parfois. (. . .) Je croyais, cependant, être mieux récompensé aujourd'hui. Cette récompense que je souhaitais ardemment tu la connais depuis longtemps déjà. Combien j'aurais été heureux de te voir ministre du Seigneur. »

(p. 199, tome 1)

Quelle mine d'or, ces livres de correspondance pour un étudiant en sociologie ou encore pour un romancier qui manque de sujets ! Et même pour un simple lecteur qui reçoit rarement des lettres et qui voudrait se donner l'illusion qu'il en reçoit beaucoup de correspondants disséminés partout à travers le pays et même ailleurs ! Certaines de ces lettres sont certes un peu ennuyeuses mais il vaut la peine de passer à travers elles pour le plaisir qu'on trouvera à lire les autres.

-3- Un Québec romantique

du dix-neuvième siècle

Un beau livre, mais . . .

Je me promettais une belle promenade, à l'aide d'André Duval, dans cette ville de Québec qui a dû, on peut le croire, être beaucoup plus romantique au dix-neuvième siècle qu'elle ne l'est aujourd'hui. Belle couverture en tons de bleu pâle et de rose, acrylique du peintre Antoine Dumas. Nombreuses illustrations dont plusieurs sont très belles et nous donnent presque l'état de grâce avant d'entreprendre la lecture du livre. Mais non. Ce n'est pas du tout le livre que j'aurais voulu lire et pour de nombreuses raisons.

Monsieur Maurice Filion a fait un compte rendu de ce livre dans le *Devoir* du 9 décembre. Un texte intelligent, bien fait, qui dénonce les principaux défauts de ce livre. Monsieur Filion a vu des choses que je n'avais pas vues et je lui en sais gré. Mais j'ai vu des choses qu'il n'a pas vues et c'est de ces dernières dont je vais surtout parler.

Que M. Filion me permette de le citer d'abord. Un paragraphe qui donne le ton du livre :

« Passe que l'on nous cite l'émer-

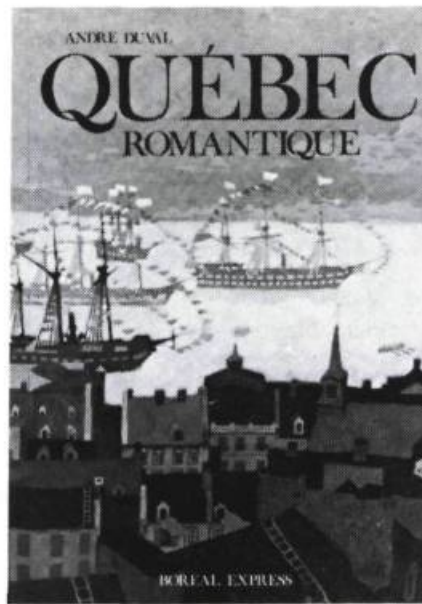
veillement des « arrivants », Basil Hall, Sasannah Moodie, Peter O'Leary, Arthur G. Bradley, Cheadle, Milton, Charles Chaplin, Walter Henry, Maurice Sand, devant la vieille capitale après la traversée de l'océan et la navigation dans le St-Laurent. Mais que l'on recoure aux témoignages d'étrangers, comme ceux de l'Anglais Adam Hogson ou de l'Américain Clifton Johnson, aux gravures de Bartlett pour décrire les rigueurs de l'hiver, en y ajoutant, bien sûr les vociférations d'Arthur Buies,

voilà qui déconcerte et déçoit grandement. La littérature et l'imagerie québécoises seraient-elles pauvres à ce point ? »

En fait, M. Filion a raison, ce livre devrait s'appeler *Québec vu principalement par les étrangers*. M. Duval pourrait répondre que jusqu'à 1850, Québec était surtout une ville anglaise à cause du gouvernement, des fonctionnaires, des soldats. Mais il y avait certainement d'autres habitants dans cette ville qui ont fait qu'elle est devenue ce qu'elle est. M. Duval s'est laissé un peu trop impressionner par tous les étrangers qui avaient été impressionnés par la capitale et pas assez par les Québécois. Cela saute aux yeux tout de suite quand on regarde la belle bibliographie dont l'auteur s'est servi pour bâtir son livre. À la lettre B, sur 27 noms, 14 sont d'auteurs anglais, 13 d'auteurs français. À la lettre M, sur 16 noms, 12 sont de langue anglaise et 4 de langue française. Mais tout cela aurait pu être acceptable si on nous avait servi, au cours de la narration, autant ou plus de citations provenant des auteurs de langue française que des autres. C'est le contraire qui se produit. Mais ce n'est pas encore le plus grave.

Cette bibliographie, je l'ai trouvée suspecte, dès le premier regard. Je me suis dit que, parmi le grand nombre de livres de langue anglaise dont l'auteur s'était servi et qui apparaissent ici avec leurs titres anglais, plusieurs avaient dû être traduits. Aucune mention d'aucune traduction. Pourquoi ? Je ne pouvais évidemment perdre des semaines dans une grande bibliothèque pour faire les vérifications nécessaires. J'ai chargé un étudiant de faire quelques heures de recherche pour moi et je sais maintenant que plusieurs de ces livres ont été traduits en français. L'auteur aurait dû, il me semble nous indiquer tout de suite, à la suite d'un titre s'il y avait eu traduction ou pas. Il aurait dû surtout nous dire si, en citant si libéralement tant d'auteurs anglais en français, il se servait de la traduction qui existait déjà ou s'il faisait lui-même la traduction du passage cité.

Mais l'auteur se fiche de ces petites considérations. Il cite en français sans jamais indiquer, à la fin, de quel livre est extraite la citation et encore moins la page. Voici un exemple de sa façon de procéder (p. 163) : « Le journaliste canadien d'origine américaine J. Castel



Hopkins le notait dans un ouvrage consacré au Canada français et publié à Toronto vers 1900 :

Il en résulte un Canada français qui déborde le Québec et que l'on trouve (. . .) et protégés par la puissance Britannique.

J'ai évidemment omis la plus grande partie de la citation. J'ai pris le commencement et la fin pour montrer la manière de M. Duval.

Mais revenons un peu au texte français des citations. Qui en est l'auteur ? Viennent-elles de traductions qui existent ou sont-elles de M. Duval ? Évidemment, l'auteur a été obligé, quand il puise dans des livres qui n'ont pas été traduits, de faire lui-même le travail. Mais il est clair qu'il s'est, à maintes reprises, servi de traductions qui existent. Jamais il n'indique ses sources. Il nous laisse croire que c'est lui qui traduit. Je vais donner quelques exemples de cette façon de procéder.

Page 55, de *Québec Romantique*, M. Duval cite ce passage du livre de Milton and Cheadle *The North West passage by land* (1865) :

« Après deux jours, nous sortons sains et saufs du brouillard dense, glacial, pour nous trouver en plein soleil à l'embouchure du Saint-Laurent et nous remontons vers Québec. » etc.

Un certain B. DeLaunay a fait deux traductions de cet ouvrage, l'une en 1866 et l'autre en 1872. Ce passage dans les deux cas commence ainsi :

« Cependant, après deux journées de peur, nous sortîmes sains et saufs de notre enveloppe brumeuse et glaciale, pour nous trouver en plein soleil, à l'embouchure du Saint-Laurent et le 2 juillet, nous entrions à Québec. » etc.

Page 142 de *Québec romantique*, voici une citation d'un livre de Mazo de la Roche, *Quebec historic seaport* :

« Le peuple de l'Angleterre est loin de l'Angleterre d'il y a quelques générations. Le peuple des États-Unis est encore plus loin des États-Unis d'il y a quelques générations. Un abîme sépare la France d'aujourd'hui de la France d'hier. » etc.

Maurice Giguet a fait la traduction de ce livre qui s'intitule *Québec*, je crois, et voici sa traduction du même passage :

« Le peuple anglais est bien loin de l'Angleterre d'il y a quelques générations. La population des États-Unis est encore plus loin des États-Unis de la même époque. Il y a un abîme entre la France d'aujourd'hui et la France d'hier. » etc.

Je pourrais donner encore de nombreux exemples de ces traductions qui se ressemblent. Le livre de Parkman que M. Duval utilise a été traduit par Ulric Barthe. Le livre de Bradley, *Canada in the Twentieth Century* a été traduit par Georges Feuillooy sous le titre *Le Canada, empire des bois et des blés*. Les textes de M. Duval et ceux des traducteurs ne sont pas les mêmes mais se ressemblent beaucoup.

Encore un dernier exemple. Page 164 de son livre, M. Duval cite *A Yankee in Canaan*. ~ Henry David Thoreau :

« . . . On ne rencontrait que des soldats en habits rouges, des prêtres qui traînaient le pas dans leurs vêtements noirs ou blancs . . . des soeurs de la Charité en deuil de leur parent décédé, — pour ne pas parler des soeurs de plusieurs communautés, qui diffèrent selon leur façon de porter le deuil, — ainsi que des jeunes gens qui appartenaient à quelque séminaire et portaient des redingotes bordées de blanc . . . »

A Yankee in Canada a été traduit par Adrien Thério sous le titre *Un Yankee au Canada* et publié en 1962 aux Éditions de

l'Homme. Voici la traduction du passage que je viens de citer :

« . . . On ne rencontrait que des soldats en habits rouges, des prêtres qui traînaient le pas dans leurs vêtements noirs ou blancs qui ne prêtaient à aucune erreur, et des soeurs de la Charité en deuil de leur parent décédé — pour ne pas parler des soeurs de plusieurs communautés qui diffèrent selon leur façon de pleurer — ainsi

que des jeunes gens qui appartenaient à quelque séminaire ou maison du même genre, et portaient des redingotes bordées de blanc . . . »

En tout, j'ai retrouvé cinq citations de Thoreau. Et chaque fois, j'ai eu l'impression que M. Duval s'était fort inspiré de ma traduction pour faire la sienne.

Ç'aurait pourtant été si simple et certainement plus honnête de la part de

l'auteur de ce *Québec romantique* de nous signaler au départ qu'un grand nombre de livres qu'il utilisait avaient été traduits, qu'il s'était servi de ces traductions dans certains cas, qu'il avait dû traduire lui-même dans d'autres, et donné après chaque citation les références nécessaires.

Québec romantique, un beau livre à ne pas trop montrer.

-4- Livres et auteurs québécois 1977

est parue à l'automne de 1978. Espérons que le 1978 paraîtra au printemps 1979 et que le rythme normal sera repris à ce moment-là. Je n'ai pas l'intention de décrier cette revue puisque j'ai toujours été convaincu que si le hockey avait besoin d'une revue annuelle du hockey, les voitures aussi, le football, enfin la plupart des activités professionnelles, la littérature devait être dans la même situation. C'est d'ailleurs cette « revue critique de l'année littéraire » qui permet, avec le recul des années, de se retrouver dans les oeuvres marquantes.

La préoccupation constante d'une revue pareille, c'est d'abord de faire un choix des livres les plus importants et ensuite de tâcher d'en faire faire des comptes rendus valables. Le choix des meilleurs livres n'est pas toujours facile. Et les comptes rendus ne sont pas toujours à la hauteur. Cela ne veut pas dire que la revue n'est pas utile. Cela ne veut pas dire que les directeurs doivent absolument être blâmés. Depuis que cette revue est publiée par un groupe de professeurs de l'Université Laval, c'est-à-dire depuis le numéro 1973, il y a quelqu'un dans un journal du dimanche de Montréal qui prend la peine, chaque fois qu'un nouveau numéro nous arrive, de dire combien cette revue est bien mieux faite depuis que Thério s'en est départi au profit de Laval, qu'il ne s'agit plus, comme au temps de Thério, d'amis faisant des articles sur des livres de leurs amis, qu'en somme les directeurs de LAQ d'aujourd'hui sont autrement honnêtes que ceux d'autrefois. La première fois, cela m'avait un peu offensé. Puis, la

mélodie revenant d'année en année, j'ai fini par la trouver drôle.

Je ne prendrai pas la peine de faire de comparaisons. On ne fait pas ce qu'on veut dans une revue pareille et je le sais. On fait ce qu'on peut. Je suis content chaque fois qu'un nouveau numéro paraît et je lis certains articles en m'interrogeant sur le vagabondage de la littérature québécoise. C'est utile. En tout cas, c'est utile dans la profession que j'exerce. Je sais que dans ce numéro 1977, il y a des articles faibles et d'autres excellents. Je ne veux pas faire de départage. J'avouerai cependant que certains comptes rendus de Jean-Pierre Boucher de l'Université McGill n'ont rien de bien édifiant. Et je ne le prends pas à partie parce qu'il a fait un jour une magistrale descente d'un de mes livres qui s'intitule *Des Choses à dire*. Je le prends à partie à cause de son article sur le livre d'Émile Martel *Les gants jetés* qui est infiniment mieux écrit et autrement signifiant que tout ce que M. Boucher peut écrire. À croire M. Boucher, on dirait que ce livre est une ordure. Je ne crois pas. Et je ne crois pas non plus que les romans d'Andrée Maillet soient si mauvais.

Mais un Jean-Pierre Boucher qui fait des siennes, c'est peccadille si l'on considère que cette revue nous présente des douzaines et des douzaines d'articles qui nous obligent à nous poser les questions qu'il faut se poser quand on se parle de littérature.

Il reste cependant qu'il y a une certaine monotonie qui se dégage de la lecture de cette revue. Et ce n'est pas à cause des

articles, c'est à cause de la présentation. On a voulu faire moderne ou je ne sais trop quoi. On vous met un nom d'auteur, en 14 ou 18 points. Le titre en bas, en plus petit, et le nom de l'éditeur un peu plus bas. Et c'est le même procédé répété du commencement à la fin. Résultat, aucun titre, aucun nom d'auteur ne se détache de ces pages. Autre défaut : à peu près aucune illustration. Et puis tout d'un coup, une grande photo qui se trouve là on ne sait trop comment. Voici une suggestion : pourquoi ne pas mettre au début de chaque section, deux pages de photos des auteurs les plus importants et illustrer ensuite avec les couvertures de livres ? Je pense qu'on enlèverait ainsi une bonne partie de la monotonie dont je parlais plus haut.

Notons que *Livres et auteurs québécois* a mis de côté pour 1977 la section des essais et qu'elle fera de même l'an prochain pour la section de linguistique. La revue devient ainsi davantage une revue annuelle de littérature et c'est une bonne chose surtout quand on pense au nombre croissant d'essais de tous genres qui se publient aujourd'hui au Québec. Il faut dire d'ailleurs qu'il existe maintenant une revue mensuelle dont la vocation est justement de parler des essais. C'est *POINT* dont l'horizon s'étend à tous les livres en sciences humaines.

Les directeurs de *Livres et auteurs québécois 1977* étaient Marcel Bélanger (directeur général), André Vanasse, Jean-Cléo Godin, Jacques Michon, Nathan Ménard et Marielle Durand. Souhaitons leur de rester à leur tâche.

Adrien Thério